

No 51

# L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

---

Alexandre DUGRÉ, S. J.

A. M. D. G.

## Les avantages de l'agriculture

---

PRIX: 10 sous.



MONTREAL

SECRETARIAT DE L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1075, RUE RACHEL

1916

TOUS DROITS RÉSERVÉS

HN  
31  
E34  
V. 57  
1916

A. M. D. G.

## Les avantages de l'agriculture

---

Tout ce qui brille n'est pas or, dit un ancien proverbe que la crise actuelle a remis en vogue. Les splendeurs de la ville que le paysan entrevoyait dans ses rêves se sont bien souvent changées en misère, quand il a quitté sa terre pour aller en jour. Les désillusions sont nombreuses depuis une couple d'années. Beaucoup d'ex-cultivateurs sont retournés sur leurs fermes, bien des sans-travail voudraient en faire autant: l'agriculture est en train de redevenir à la mode.

N'est-il pas à propos de seconder ce mouvement de retour en publiant partout les bienfaits de la campagne, en montrant au paysan son bonheur, qu'il est seul à ne pas admettre? Chacun voit mieux les avantages des autres et ses propres chagrins: nous sommes tous besaciers, dit le fabuliste, et le paysan qui songe à la ville l'est plus que personne; pour lui la terre est un purgatoire et la ville un Paradis terrestre.

Il s'agit donc de mettre un frein à la désertion des campagnes en exposant aux yeux qui ne voient pas, les avantages de l'agriculture, infiniment supérieurs à ceux que pourrait trouver dans les villes, en travaillant à la journée, à forfait ou à son compte, le laboureur qui abandonnerait sa terre. On déserte ordinairement parce que la ville paye mieux, pour établir les enfants, pour être plus distingué, pour faire une belle vieillesse, etc. Mais précisément, on devrait rester à la campagne pour ces mêmes motifs, ainsi que nous allons tâcher de l'établir en rappelant quelques-uns des avantages de l'agriculture au triple point de vue économique, physique et moral.

*AVANTAGES ECONOMIQUES.*

Un journal rapportait, il y a quelques mois, le fait de deux jeunes gens de l'Ouest, qui louèrent des terrains, les ensemençèrent et récoltèrent pour 125,000 piastres de grain, là où toutes les dépenses s'étaient élevées à 40,000 piastres. Et le journal défiait, avec raison, n'importe quel industriel de produire de tels pourcentages de bénéfiques.

Sans doute, tous les fermiers ne peuvent pas arriver partout à un tel résultat; tout de même, certains bilans d'affaires de colons québécois devenus propriétaires de beaux et vastes biens, après quelques années de peines, suffisent à prouver que l'agriculture est chez nous aussi le premier, le plus sûr des placements. Les brochures officielles de propagande colonisatrice regorgent de témoignages assermentés de colons, qui se résument tous en une formule éloquente et simple :

“Je suis arrivé dans la Matapédia, au Témiscamingue, etc., il y a cinq, huit ou dix ans, avec cinq, vingt-cinq ou cent piastres. Je suis aujourd'hui propriétaire d'une ferme évaluée à quatre, six ou dix mille piastres, et mes garçons s'établissent autour de moi.”

Est-il nécessaire d'insister sur la solidité du placement qui rapporte un tel intérêt pour un capital nul ? Est-il nécessaire même d'insister du tout sur la solidité économique de l'agriculture dans une année comme celle que nous traversons, où tant de déserteurs retournent à leurs fermes, où les dépossédés gémissent de leur faute, où les employés de bureaux, de magasins, d'usines ou de métiers quelconques se voient forcés de trouver dans leurs salaires diminués de quoi payer les vivres que les cultivateurs récoltent en abondance et qu'ils vendent bon prix ? Est-ce quand les villes regorgent de sans-travail et de meurt-de-faim, quand les citadins non-mariés sont presque forcés de s'enrôler pour vivre... ou mourir, quand les Conférences de S. Vincent de Paul doivent chauffer, nourrir et habiller jusqu'à cent-

vingt familles indigentes dans une seule des quarante paroisses de Montréal, et que les collecteurs de "Fonds de Secours" font pleuvoir sur les campagnes les demandes d'argent et d'habits, parce que "*là, il n'y a pas de pauvres*", est-ce en 1915 et 1916 qu'il faut démontrer par des mots les avantages pécuniaires de la vie rurale ?

Pour qu'on ne dise pas que cette vogue de l'agriculture est affaire de crise et d'engouement, que l'âge d'or du pic et du comptoir reviendra après la guerre, répétons après bien d'autres que jamais l'agriculture ne subira de crise, parce que toujours, en temps de paix ou de guerre, les populations auront besoin de ses produits, les peuples mangeront, fumeront, se vêtiront, et que cela ne se peut faire sans l'homme de la terre.

L'incontestable supériorité économique de la campagne sur la ville se résume en deux mots: *le cultivateur dépense moins, il gagne davantage.*

#### *Dépenses moindres.*

La vie coûte moins cher: la fermière trouve à sa porte tout ce qu'il faut pour alimenter la famille: légumes, lait, bois, oeufs, viande; elle n'a de grandes emplettes à faire qu'aux changements de saisons, et encore...

La ménagère de ville, par contre, descend à peu près chaque matin à l'*épicerie du coin*. Tout s'achète, tout se paye à même le salaire fixe du mari, depuis le moindre radis jusqu'au morceau de boeuf et à la tonne de charbon, depuis l'eau nécessaire à la vie jusqu'au *lait pur*, jusqu'aux mille bibelots séduisants et inutiles que lui offrent les magasins à *bon marché*, où elle va faire sa promenade en compagnie de sa sacoche.

Tout se paye: l'ex-campagnard l'apprend vite, lui qui se promettait monts et merveilles avec son salaire de deux piastres par jour. Après la nourriture, il y a les loyers, il y a les taxes, il y a les déménagements, il faut s'habiller: les vêtements s'usent vite, on les change souvent, les modes aussi; les grands magasins annoncent matin et soir de si *bonnes*

*occasions* ! Il y a aussi l'imprévu, les petites dépenses, qui se multiplient : on rencontre en ville tant d'amis, tant d'amusements, tant de puisards où va tomber ce malheureux argent rond, qui est fait pour rouler. . .

A la campagne, la terre est rude, l'argent roule moins ; le fermier en sait trop la valeur, il en connaît trop l'excellence pour les achats d'instruments, d'animaux ou de terrains. S'il veut pratiquer l'économie systématique, le laboureur peut mettre de côté une belle part des revenus sonnants de la crèmerie, de la vente de ses grains, de ses légumes, de ses animaux. Grâce aux organisations rurales. coopératives, caisses populaires, comptoir coopératif, instruction agricole, qui se répandent dans notre province, le fermier pourra bientôt accroître ses bénéfices par la vente en commun, diminuer ses dépenses par l'achat aussi en commun, pratiquer une épargne facile et engageante, augmenter les revenus de sa terre en perfectionnant sa culture.

### *La culture paie.*

Le temps n'est plus ou finira bientôt où un agriculteur se contentait de semer comme semait son grand-père, où l'on arrachait péniblement à la terre des demi-récoltes, des demi-vies et des demi-avenirs. Une nouvelle génération se lève qui fera pousser du blé, des fruits et des légumes jusqu'au dernier pouce de terrain. La culture paie, ces années-ci ; elle paiera davantage encore, lorsque la coopération solidement établie permettra de supprimer les intermédiaires entre le producteur et le consommateur. Déjà, il n'est pas besoin de voyager longtemps dans le Québec pour s'apercevoir des progrès de toutes sortes réalisés sur la routine : partout l'on trouve les animaux de race, les outillages modernes, la culture rotative et voici bientôt la culture intensive.

On parle d'*industrialiser*, de *commercialiser* l'agriculture : n'est-elle pas une industrie comme une autre, ou plutôt la première et la plus noble des industries ? La ferme n'est-elle pas une usine où l'on fabrique du blé et de la viande ? Il faut donc que le manufacturier agricole ne se contente

pas des procédés primitifs d'autrefois, qu'il perfectionne son outillage, diminue ses frais, augmente sa production, sous peine d'être distancé par ses rivaux. On s'occupe de rechercher les grands marchés, on pratique un peu la mise en conserves des fruits et des légumes; l'industrie laitière est déjà notre meilleure source de revenus, l'industrie du porc fumé fait son chemin, pourquoi n'introduirions-nous pas ici les industries ruinées de la Champagne, les raffineries alimentées par la culture de la betterave, les filatures, qui pousseraient nos gens à peupler de troupeaux nos régions montagneuses, les cidreries, qui utiliseraient les produits inférieurs de nos vergers ? (1)

L'argent circule à la campagne comme à la ville: l'industrie laitière, avec ses paiements réguliers de la beurrerie ou de la fromagerie, apporte chaque mois au foyer une *enveloppe* qui ressemble fort à la paye de l'ouvrier; ce n'est là qu'une partie du revenu de la terre, et cette paye arrive quand même le chef de famille serait malade, mort ou en voyage. Ici encore apparaît un des avantages de la vie agricole, en ce que la terre, une fois bien partie, marche toute seule... Un ouvrier malade ou sans travail pendant un an voit sa famille réduite à la misère, à charge à la St-Vincent-de-Paul. Un cultivateur peut manquer un an, deux ans, il peut mourir; ses enfants, s'ils sont un peu débrouillards, mèneront à bien la besogne ordinaire.

---

(1) M. le docteur Brisson, dans une remarquable conférence à la Chambre de Commerce de Montréal (novembre 1914), cite plusieurs expériences de culture intensive absolument concluantes. A la ferme "Laurentide", de Grand'Mère, sur 32 arpents de terre, un jardinier français a récolté en culture maraîchère: salades, choux, pois, patates et autres légumes, pour la valeur de \$7.640, ce qui revient à \$283 de l'arpent, soit dix fois ce que rapporte le même terrain en foin ou en avoine.

A Guelph, d'après le "Globe" de Toronto, on a démontré que sur une petite ferme de deux arpents et demi, cultivée d'une manière intense, en tirant parti de tout, le propriétaire avait retiré un profit net de \$2,700 par année et qu'il avait en outre fourni à sa famille les denrées nécessaires au ménage. — "*La Rénovation agricole*", par le Dr Brisson, pp. 9 et 10.

*L'avenir des enfants assuré.*

C'est lorsqu'il s'agit d'*établir* les enfants, de les lancer hors du nid familial, que s'affirme surtout la supériorité du rural sur le citadin. Le fermier élève sans broncher ses douze ou quinze enfants: il met quelques filles au couvent, un fils ou deux au collège, en cas de vocation; les autres choisissent des métiers ou aident sur la terre à gagner *un bien* qu'ils recevront à leur mariage. La vieille terre est là, sacrée, pour le plus digne, comme le royaume qui reste dans la dynastie. On l'embellit, d'une génération à l'autre; la maison, les arbres, les allées, le rucher, les bâtiments, tout s'est orné, tout a grandi; on plante aujourd'hui le verger dont les enfants et les générations futures feront leurs délices et qu'ils ne consentiront pas à vendre. Belle stabilité des domaines héréditaires, qui prennent toujours de la valeur...

Qu'y a-t-il de cela en ville, où les enfants débordent d'un foyer qui n'appartient même pas à leur père, qui change de place à tous les vents du caprice? On ne connaît pas la maison de sa naissance, on ne sait où l'on a été baptisé, on n'a pas de clocher natal; on a une maison parce qu'on ne peut pas vivre dehors, mais on n'a pas de foyer; on n'a rien reçu des parents, on ne laissera rien aux enfants. A quoi voulez-vous qu'on s'attache, lorsqu'on change de maison comme on change d'habit, selon la couleur et le nombre de pièces? Aussi les enfants ne s'attachent-ils à rien: un bon nombre n'entrent chez leur père que pour dormir et pour manger; ils se détachent très vite, trop vite, parfois en déserteurs. Le pauvre père de famille ou bien gémit de ne pouvoir leur procurer une bonne éducation sans le secours de réductions ou de bourses de collège, ou bien il prend gaiement son parti: "Je me suis bien tiré d'affaire, que les gars fassent comme moi!" Voilà un testament scellé: celui qui fait ce legs de misère et de chagrin a peut-être vendu et dépensé la terre de son père et de ses enfants, héritage des aïeux.

Nous avons là deux manières de résoudre la question

sociale: le colon courageux défriche autour de lui des terres pour ses fils, il agrandit la patrie et accroît les ressources de l'humanité; l'ex-fermier, déclassé, multiplie les mécontents, les bouches inutiles et les prolétaires dont fait sa proie le socialisme.

"*Que faire de nos fils?*" demandait, il y a plus de vingt ans, dans des articles célèbres sur le *Retour aux champs*, (1) un religieux français alarmé de la désertion de la terre. La question se posait aux riches aussi bien qu'aux pauvres; elle subsiste encore plus sérieuse aujourd'hui et ici, où les fils sont nombreux.

Toutes les carrières débordent: le droit, la médecine, le commerce, l'industrie et... l'immeuble sont encombrés, la crise actuelle a secoué bon nombre de commis, de comptables et d'agents, les salaires se sont anémiés, et les profits, pour le moins réduits. On a pu dire en temps ordinaire que "sur 100 industriels il y en a 10 qui gagnent de l'argent, 50 végètent, 40 font faillite". (2) D'ici à plusieurs années, notre province sans capitaux, privée de l'argent étranger, ne pourra faire concurrence au grand pays voisin. C'est donc ailleurs que dans le commerce et l'industrie que nos écoles grandes et moyennes devraient diriger notre jeunesse.

Bien peu de nos foyers encore, Dieu merci, possèdent de ces fils à papa qui ne se choisissent pas d'avenir, et se destinent à ne rien faire, dans cette "profession des inutiles, la pire de toutes, après celle des malfaiteurs". Tout le monde pense donc à gagner sa vie, à se choisir une carrière, à "faire quelque chose afin d'être quelqu'un", selon le mot de Mgr d'Hulst.

Les gens des villes et des professions libérales, c'est entendu, établiront leurs fils dans les villes et dans les professions libérales; ainsi, le recrutement des villes peut se faire amplement chez elles. Pourquoi faut-il que les campagnards aussi destinent tant de leurs fils à ce recrutement,

---

(1) "Etudes" 1894, articles du Père Burnichon, S.J.

(2) M. E. Chevalier, "Réforme sociale", juin 1894, cité par le Père Burnichon.

à ce regorgement de journaliers, de commis, de professionnels et de sans-travail, et qu'ainsi, pour ne pas parler de milliers d'expatriés, la population urbaine du Québec se soit accrue de 320,000 âmes, de 1901 à 1911, et la population rurale de 40,000 seulement ?

Un cultivateur a, je suppose, six ou sept fils : il ne peut évidemment pas, au moins d'après la conception ancienne de la culture, les établir tous sur sa terre, il doit chercher ailleurs. Il peut, à la rigueur, acheter une terre ou deux et mettre un fils au collège, tandis que les deux ou trois autres apprendront un métier, qui les mènera infailliblement à la ville, sans qu'on remarque la désertion. Le plus triste, c'est que celui ou ceux qui resteront fermiers se croiront de pauvres diables, plus mal partagés que le frère commis ou machiniste qui revient les voir de temps à autre, tout pimpant et affairé, — en villégiature ! Et la contagion du départ s'empare de nos ruraux : le vieux père ira peut-être mourir en ville, déraciné à la suite de sa famille.

Depuis les grandes migrations des Barbares, le monde n'a jamais vu un déplacement de population comparable à celui qui s'est opéré dans notre province, depuis 60 ans. Après les manufactures américaines, ce sont les villes canadiennes qui engouffrent les forces vives de nos campagnes. N'y a-t-il donc plus de terre à prendre dans notre Québec, plus grand que la France ? Le sol refuse-t-il la vie à l'homme, pour que le gouvernement publie avec complaisance chaque année la liste des vieilles terres à vendre, liste longue et morne comme une sentence de condamnation à mort ? Vraiment, à voir tant de déserteurs, on peut se demander si l'agriculture n'est pas un métier de famine, sans revenus et sans avenir...

Pourtant, la terre paye et payera toujours davantage, à mesure que grandira la population et que se répandra l'enseignement agricole ; les lots de colonisation abondent, aux meilleures conditions possible, et pour les courageux fils de ruraux aucune forme d'héritage n'est aussi solide et aussi largement ouverte. Dans l'Abitibi, par exemple, tout colon qui a deux ou trois cents piastres et du courage, affirme M.

l'abbé Caron (1), peut être sûr de réussir en très peu de temps: le Transcontinental traverse la région et le défrichement est facile.

“On peut, je crois, établir en principe, écrit E. de Nevers (1), que tout jeune homme d'une énergie et d'une intelligence moyennes, et possédant quelques centaines de dollars, qui se résignerait à vivre en gueux, à travailler ferme, à se priver de toute jouissance pendant six ou sept ans, disons depuis l'âge de 18 jusqu'à 25 ans, peut se faire dans l'agriculture une situation indépendante, prospère et s'assurer pour l'avenir une vie honorable autant que saine et agréable. On peut dire avec autant de vérité que le même jeune homme travaillant, en qualité d'ouvrier, dans une fabrique ou une usine, également de 18 à 25 ans, serait, après ces sept années de servitude, aussi pauvre et aussi peu avancé qu'auparavant.”

Le retard, on peut bien dire la faillite qu'ont subie chez nous l'agriculture et la colonisation depuis soixante ans et plus, en laissant s'exiler de régions fertiles les *deux tiers* des fils de cultivateurs; le discrédit humiliant où la terre végète et d'où on a peine à la relever vient de la négligence de la députation à s'occuper des choses agricoles, de la fausse tournure de l'enseignement qui n'oriente qu'aux affaires, et de la formidable routine des fermiers qui ne savent tirer du sol que des produits inférieurs ou des demi-rendements.

Avec un bon contingent de députés ruraux instruits et entreprenants, comme on en verra, espérons-le, parmi les jeunes gens qui montent, bien au courant des besoins de la campagne et en mesure de se faire écouter, les gouvernements, qui favorisent toujours l'industrie, seront forcés de s'occuper un peu plus de la terre. — “Donnez à la campagne les mêmes avantages qu'à la ville, disait M. Méline, et son procès est gagné.”

Un bon pas semble déjà fait dans cette voie: les subsides

---

(1) “L'Abitibi”, p. 58. On se procure gratuitement cette brochure et d'autres sur la Matapédia, le Lac St-Jean, etc. au Ministère de la Colonisation à Québec, ou au no 82, rue St-Antoine, Montréal.

(1) “L'Avenir du peuple canadien-français”, p. 274.

vont plus généreux à l'agriculture, sinon à la colonisation ; l'enseignement évolue dans le bon sens, les écoles rurales se *ruralisent*, les jardins scolaires et l'enseignement ménager se propagent, une couple de cents jeunes gens vont recevoir le diplôme de science agricole. C'est encore bien peu, comparé aux huit ou neuf mille élèves des collèges classiques et aux vingt mille des cours de commerce.

Des associations s'organisent, à base de science agricole : Jeunes Cultivateurs, Coopératives, Cercles de Fermières, cercles ruraux de l'A. C. J. C. Par l'union de toutes ces forces, la routine disparaîtra ; le progrès, qui dépend essentiellement de la rapidité des communications, entrera comme chez lui par les bonnes routes qui se pavent actuellement ; on embellira les fermes pour que la jeunesse les aime. Mieux encore, la terre reprendra son rang à la tête des oeuvres économiques et l'on réussira à tarir le coulage des campagnes. Du succès de la propagande actuelle dépend en grande partie la tournure économique et partant la physionomie ethnique que prendra notre race dans les dix ou vingt années qui suivront : serons-nous un robuste petit peuple agricole, comme le Danemark et la Belgique, ou bien une nation houleuse, émigrante, courant de ville en ville, en proie aux déclamations stériles et mauvaises des socialistes ?

“Des foyers stables habités par une race forte et féconde, écrit le Dr Brisson, voilà la base la plus solide à édifier ; tout le reste viendra par surcroît.” Nous venons de voir que l'agriculture, grâce à son absence de grèves et de krachs, grâce à sa solidité économique et à la fixité des héritages, peut assurer les *foyers stables* ; qu'elle soit éminemment propre à fournir aussi *une race forte et féconde*, personne ne songe à le contester et nous pourrions nous dispenser de l'établir bien longuement.

## II

### AVANTAGES PHYSIQUES.

“Soyons un peuple d'agriculteurs, et nous ne tarderons pas à devenir une nation, de simple nationalité que nous sommes encore. C'est dans la terre qu'est la force. Nous

avons devant nous un domaine illimité !... Sachons tirer parti du don magnifique que nous a fait une généreuse Providence." (Arthur Buies)

"Toute nation qui fait de l'agriculture sa principale occupation conserve toujours un degré de vitalité et de santé qui lui assure l'avenir." (Mgr Labelle)

"Partout où l'élément français s'est implanté dans le monde, au Canada, à la Louisiane, il a subsisté par l'agriculture, il a reculé ou disparu avec elle." (G. Hanotaux)

Pour ne pas aborder maintenant les dangers matériels et moraux que renferment les villes, "cimetières spirituels", a dit quelqu'un, et chez nous souvent cimetières nationaux; pour n'envisager ici que le point de vue *santé physique*, il est clair absolument que le travail au grand soleil, en plein air, dans la douceur bienfaisante des champs et des bois, loin de l'énerverment des usines, travail en famille et en liberté, au fort contact de la terre, est de beaucoup le plus sain, le plus naturel et le plus *virilisant*. Aussi, est-ce dans nos campagnes surtout que se conservent ces fortes qualités physiques, cette endurance, cette fécondité qui ont sauvé nos 60,000 ancêtres de l'anéantissement.

*La race est plus forte.*

Tandis que dans les villes la mortalité fauche une proportion alarmante de petits enfants, tandis que chez nos gens de profession ou même de métiers on a peine à retrouver la belle floraison d'enfants des vieilles familles canadiennes, la campagne reste fidèle et féconde: au courant toujours grossi de l'immigration rivale elle oppose des rangées de petits Canadiens fils du sol, ayant deux siècles de Canada dans les veines, enfants pleins de santé qui se grisent en toute saison de bon air et de soleil, qui vont au champ ou à la cabane, qui se roulent dans la neige ou le sable doré, qui montrent du sang aux joues et du ciel bleu dans l'âme, qui ont de la bonne humeur, de l'appétit et des bras !

Vous mettez ces petits gaillards à l'école: quelques-uns prennent un peu de temps à *partir*, mais une fois partis, on

ne sait plus où ils s'arrêteront, ils remportent les prix de collège et les succès de carrières : nos grands hommes, Lafontaine, Cartier, Morin, pour ne parler que des morts, n'étaient-ils pas des ruraux ? Bon sang ne peut mentir : le sang pur et vigoureux qui bat aux tempes des petits campagnards leur permet les efforts de tête aussi bien que de muscles, sans que la constitution en souffre et que les nerfs s'épuisent dans la neurasthénie : ils transportent dans leurs livres leurs qualités de *bûcheurs*.

Ils transportent de même dans tous les états de vie la force d'endurance que leur a valu une jeunesse laborieuse et peu faite à la mollesse : le rural n'est-il pas en ville le travailleur consciencieux que les patrons recherchent ? N'a-t-on pas appelé le paysan canadien "le premier défricheur du monde" ? En tous pays, n'est-ce pas le laboureur qui fait le meilleur soldat ?

C'est dans les campagnes encore que la vie est plus longue, que les vieillards sont plus nombreux et plus *verts*, et que se retrouvent les plus beaux spécimens de la race, tels que le Père de Charlevoix nous les dépeignait en 1731 : "Les Canadiens respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, et nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre langue... Tout ici est de belle taille et le plus beau sang du monde dans les deux sexes ; l'esprit enjoué, les manières douces et polies sont communes à tous, et la rusticité, soit dans le langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les plus écartées... Nous n'avons point dans le Royaume de province où le sang soit communément si beau, la taille plus avantageuse et le corps mieux proportionné."

Les rudes travaux de la ferme nous ont conservé le type robuste de l'ancien Canadien, le sang pur, les vastes poitrines et les mains puissantes. Sans doute, le paysan n'a pas l'attitude aisée, la souplesse de membres des athlètes faits sur commande ; l'excès de labeur penché a pu gâter l'harmonie de son torse, mais un peu de gymnastique à l'école rurale donnera la tenue et la grâce à cette force inculte, et l'adop-

tion des machines aratoires nouvelles supprimera peu à peu le trop pénible des gros travaux.

L'outillage du fermier a évolué comme tout le reste depuis cinquante ans, les inventions modernes lui ont profité peut-être plus qu'à d'autres. Tout est renouvelé : on admire, mais on n'imité pas les vieillards, louangeurs du temps passé, qui rappellent avec émotion leurs fauchages à la faucille, puis au *javelier*, le battage au fléau, l'éclairage à la chandelle, et concluent que bientôt travailleront seuls les chevaux et les moteurs à essence. Tout se fait à la machine, semailles, sarclages, récoltes, arrachages ; les moteurs servent à couper le bois, à pomper l'eau, à mouvoir les batteuses et les cribles ; le fermier a le téléphone et l'électricité, bientôt il roulera l'automobile ! Il est assis pour labourer, semer, faucher, engerber ; on saluera bientôt *l'agriculture assise* ! Le fermier gardera-t-il encore là les qualités de vigueur des anciens ? Espérons-le ; en tout cas, il aura bien plus l'air d'un châtelain que du misérable courbé que l'on s'imagine toujours à tort, arrachant sa maigre vie à la terre, et n'y gagnant que des membres difformes, un visage cuit et haché de rides, un dos voûté avant l'âge... Détrompez-vous : les travaux de la ferme sont plutôt fortifiants que ruineux, et la variété des besognes procure un exercice autrement salutaire que les gymnastiques à système. Sous des apparences parfois inélégantes, il y a des muscles noueux comme des chênes, une charpente taillée en force et qui dure longtemps.

*La campagne est un sanatorium.*

Des deux principaux facteurs de la santé, l'estomac et les poumons, le fermier possède l'un et l'autre. Inutile de parler de l'appétit et de la digestion, disons quelques mots des poumons. La tuberculose n'existerait pas à la campagne, si on ne l'importait des villes ; tout y est sain et fort : aliments frais, grand air, travaux en liberté, à distance de toute infection, tandis qu'en ville le manque d'air et de soleil, le voisinage de toutes sortes de monde et de choses, l'étroitesse des logis, surtout des chambres mal aérées, l'en-

combrement des usines, des chars et des classes, font de l'atmosphère cent fois respirée un royaume du microbe, une contagion toujours offerte aux poumons des petits et des grands.

La Commission royale de la Tuberculose constatait en 1910 que dans notre seul Québec, de 1896 à 1906, 33,190 personnes âgées de 15 à 45 ans pour la plupart, étaient mortes du terrible fléau, et que Montréal comptait 319 victimes sur 100,000 individus, alors qu'en certains comtés ruraux la proportion baissait jusqu'à 75. (1) Pour indiquer les groupes de travailleurs que la peste blanche frappe de préférence, on cite une statistique américaine établissant que les tailleurs de pierre, les cigariers et les plâtriers ont respectivement 540, 476 et 453 décès, tandis que les cultivateurs n'en ont que 111. Parmi les causes prédisposantes: surmenage, alimentation insuffisante, manque d'air et de soleil, habitation insalubre, rue insalubre, école, conditions insalubres dans le travail, bureaux, usines, ateliers, alcoolisme, tabac et pauvreté, très peu appartiennent à la campagne, toutes se retrouvent en ville. Aussi 298 citoyens périssent-ils contre 163 campagnards, et cependant on réclame une marge beaucoup plus grande encore: bon nombre de foyers ruraux ont été contaminés du microbe mortel rapporté des usines américaines par les enfants qui s'y étaient ruinés; nombre de gens ignorent ou négligent les précautions de l'hygiène, prennent des refroidissements, entretiennent des rhumes prolongés, aèrent insuffisamment leurs chambres trop étroites, que sais-je? A quoi sert-il de vivre dans le soleil et l'air de la campagne, si l'on refuse d'en profiter, si l'on se barricade de doubles fenêtres et de triples rideaux contre ces courants de santé? Si les ruraux prenaient pour faire entrer l'air pur le tiers des précautions que l'on prend en ville pour faire entrer l'air poussiéreux, chacune de nos fermes serait un parfait sanatorium.

---

(1) *Rapport de la Commission Royale de la Tuberculose*, 161 pages. Véritable traité du fléau dans notre province. On peut se le procurer gratuitement au Bureau d'Hygiène provincial, 9, rue St-Jacques, Montréal.

*Les citadins regrettent la terre.*

Le plus bel hommage que les citadins puissent rendre à la supériorité de la terre, c'est la ruée qu'ils font, en juin ou juillet, vers ces demi-campagnes qu'on nomme villégiatures. Quand la vie n'est plus tenable dans les cages de briques des rues congestionnées, chacun tâche de se découvrir une villa ou un cousin semeur de blé, et l'on s'en va prendre l'air.

Pendant quinze jours, un mois, deux mois, on respire du ciel neuf, on s'assied à l'ombre de vrais arbres, tout différents des arbres postiches des parcs, on admire les nuances vertes des champs, tandis qu'à côté

*Les blés, les puissants blés, ondulent sous le vent,  
Les blés, les puissants blés, sont un océan d'or...* (1)

On regarde les eaux où miroitent les cieux et le soleil, ce bon vieux père soleil; on boit la lumière et le bon lait, on goûte de la vie forte et pleine; les horizons s'étendent, les yeux ne se bornent plus aux 40 ou 60 pieds de large d'une rue, ils ne se butent plus aux murs de briques, aux étalages et aux escaliers tordus, ils s'élancent malgré eux au loin, à l'infini; de tous côtés, c'est l'immensité, le beau, l'image de Dieu.

Mais bientôt il faut quitter tout cela. Voyons comment le délicieux Pierre l'Ermite décrit la sensation pénible de l'amoureux de la terre forcé de retourner en ville.

“Il est parti, le coeur gros. Lui, arrière-petit-fils de paysan déserteur de la terre, il l'a reconnue à travers deux générations. Il a reconnu celle qui apaise la fièvre des fronts brûlants, celle qui fait les larges poitrines, celle qui, sur la pâleur anémiée des joues, met la note de sang vermeil, celle qui fait redresser la tête parce que le plafond est à une vertigineuse hauteur... Il est parti triste... Le bien a fini de se faire. Sa femme est arrivée ici les mains lasses,

---

(1) Déroulède, “Chants du Paysan”.

le teint flétri, le caractère tendu. Aujourd'hui elle donne l'impression d'un fruit sain et d'un être apaisé.

“Ses enfants sont venus, le dos rond, les épaules étroites, ne mangeant pas, dormant mal, les yeux trop grands dans un visage cireux. En quelques semaines, les épaules se sont rejetées en arrière, les mollets se sont durcis, la peau s'est dorée comme celle des reinettes du verger... Oh! les beaux petits gâs, aux crocs aigus comme ceux des jeunes loups!...

“Lui-même il se sent mieux. Le ciel est entré dans ses poumons poussiéreux... Il est presque entré dans son âme!...

“Le convoi des condamnés s'ébranle... Car il est bien un condamné: Dieu fit l'espace immense; il sera détenu, avec une amende annuelle de mille francs dans un petit logis.

“Dieu fit le vaste ciel; il en verra grand comme un mouchoir de poche.

“Dieu fit les oiseaux et les fleurs; il aura droit à un serin dans une cage, mais gare s'il met un pot de fleurs sur la fenêtre! Le sergent de ville fera aussitôt un procès-verbal.

“Dieu fit l'eau claire des fontaines; il boira l'eau des sombres canalisations.

“Dieu fit l'air pur; il respirera celui du Métropolitain...

“A partir d'aujourd'hui, le voici pour un an dans l'engrenage de la ville immense; pour un an, cent-dix-huitième sous-cheville de la grande machine anonyme dont il est le révocable employé. A partir d'aujourd'hui, exact comme l'aiguille de sa montre, il sera devant son comptoir de soieries... Et cela, dans le magasin bousculé, aux senteurs musquées de rats malades, entre le chef qui a de la dyspepsie et le premier commis qui rêve de lui passer sur le dos. Et cela, pendant 350 jours de l'année et 40 ans de sa vie!...

“Voici Paris, les fumées, le grand vacarme... Babylone ouvre sa bouche immense pour avaler la province... d'avantage de province, ... toute la province, si c'est possible!”... (*La Trouée*, p. 121).

Faut-il que Babylone en ait de bien furieux enchantements pour que les esclaves en viennent à aimer leurs chaînes? Bon nombre de citoyens ne se font pas ces réflexions crues,

plusieurs même ne les comprennent pas. “Pour bien aimer la terre, dit de Nevers, il faut qu’une âme soit éclairée d’un rayon de poésie”; elle dit des choses qui ne s’entendent qu’avec le coeur. Les pontifes qui transportent à la campagne leurs calculs de bureaux et leurs paysages de grandes rues, ceux qui devant les rayons de soleil d’après-souper, regrettent leurs sièges du cinéma, ceux qui ne connaissent la terre que pour marcher dessus, ceux-là n’entendront pas la voix de la nature, elle est muette pour eux, elle les boude, elle ne parlera pas : ils sont trop pratiques pour faire du sentiment.

Mais, le sentiment, c’est quelque chose d’éminemment pratique ! La vie ne vaut la peine d’être vécue que grâce aux oasis de sentiment qu’on y rencontre : l’homme ne vaut que par son âme, et les choses de même. Au-delà de tous les avantages *économiques* et *physiques*, des biens de la fortune et de la santé corporelle, la campagne vaut surtout par les biens supérieurs qu’elle offre au coeur, par ses ressources inépuisables de *santé spirituelle*.

### III

#### AVANTAGES MORAUX

Pour les gens à mentalité américaine ou juive qui ne font consister la vie qu’en une course à la fortune et aux aises, la ville sera peut-être un moyen plus rapide de parvenir et encore n’est-ce pas bien sûr. Mais pour les idéalistes, pour ceux qui ne tiennent pas à devenir un “peuple de boutiquiers”, pour ceux qui se reconnaissent encore des liens de parenté avec cette jeunesse de France, à laquelle M. René Bazin recommandait naguère : “N’ayez pas peur de la médiocrité de fortune... Il y a des races qui cherchent l’argent passionnément. Il y en a qui *en usent* et qui *croient à mieux*. La plus belle race française a toujours été ainsi”; pour tous ceux qui croient avec Pascal que “l’homme est un être pensant” plutôt qu’un être dépensant, la campagne est encore, avec les étoiles, le plus beau reflet de la Divinité ;

elle est ici comme ailleurs le grand "laboratoire où se créent les forces du bien" pour l'individu, la famille et la société; et ici en particulier, la fidèle gardienne des traditions ancestrales, le plus solide rempart contre l'assimilation de langue ou de mentalité.

### *Noblesse de l'agriculture.*

La campagne, a-t-on dit, comme l'âme humaine, est naturellement chrétienne: l'image de Dieu s'y reflète de si touchante façon dans les admirables paysages de partout, l'homme y assiste de si près à la création continuelle des moissons et de la vie, les rapports sont si intimes dans les cadeaux qui se font de main à main, sans intermédiaires, entre Dieu et l'homme, dans les processions et les messes pour les biens de la terre, dans les bénédictions de la semence et l'offrande des dîmes; le Ciel et la terre se touchent de si près par cet interprète officiel qu'est l'agriculteur, ce ministre des besoins du genre humain, ce prêtre du temporel, oserait-on dire, que Mgr Gibier représente l'homme tenant un des bras de la charrue dont Dieu gouverne l'autre. Quelle plus sublime tâche peut-il exister que celle d'associé, de collaborateur de Dieu, de demi-créateur, puisque la conservation du monde n'est qu'une création de tous les instants?

*"C'est par lui que tout vit, sur lui que tout repose;  
Le sang du genre humain, c'est Dieu, la terre et lui."*

(Déroulède.)

L'agriculture est d'institution divine: Adam "fut placé dans le Paradis terrestre pour le cultiver et le garder", dit la Genèse. C'était un bel héritage, certes! C'était aussi une noble tâche que de parfaire la création en tirant du sol de quoi nourrir les créatures. Le commerce, l'industrie, les professions peuvent disparaître sans que la vie périsse sur la terre; seule l'agriculture est absolument nécessaire, car elle produit ce qui n'existe pas, elle est véritablement créatrice.

Ne semble-t-il pas que Dieu ait voulu attirer tout le monde à la terre en y prodiguant la multitude de ses dons, en y variant les décors dans toutes les régions, en déroulant partout des scènes telles qu'aucun prix d'argent ne peut en procurer ? "L'habitant des campagnes, disait S. Jean Chrysostome, a plus de jouissance que le riche des villes : la beauté du ciel, l'éclat de la lumière, la pureté de l'air, la douceur d'un sommeil tranquille, tout lui est accordé. Le Créateur semble lui donner en primeur ces vrais biens de l'ordre temporel."

Sur terre, Jésus prenait ses paraboles et ses comparaisons des fleurs des champs, des vignes, des arbres, des pasteurs ; ce sont des bergers qui eurent les prémices de sa rédemption, c'est sur ces hommes de bonne volonté qu'il laissa d'abord tomber sa paix. De même, remarque Huysmans (*Les Foules de Lourdes*), lorsque Marie voudra se manifester à la France, elle choisira Bernadette à Lourdes, Mélanie à la Salette, et à Paris, où les bergères manquent, elle parlera à une ancienne servante de ferme devenue Soeur de Charité, Catherine Labouré. Et Germaine Cousin et Geneviève et Jeanne d'Arc la guerrière ne sont-elles pas des paysannes simples et paisibles ?

*L'agriculteur est libre.*

La paix, qui règne encore dans les cœurs des vrais paysans, hommes simples et de volonté droite, cette liberté des enfants de Dieu, qu'ignorent souvent les tâcherons des villes, semble avoir été de tout temps la récompense et la consécration du travail de la terre. Louis Veuillot raconte, dans le *Parfum de Rome*, que l'empereur Frédéric Barberousse, traversant l'Italie en triomphateur, se trouva irrité de ce qu'un seul homme, un paysan, eût refusé de se prosterner devant lui. — "Qui es-tu, toi qui me refuses la foi ? — Un franc homme ! — De qui relèves-tu ? — De Dieu et de ma terre ! — Passons, dit l'empereur, cet homme est plus grand que moi."

Ce franc homme, libre comme l'air, qui ne connaît pas

d'autre servitude que le joug léger de Dieu, c'est par excellence le propriétaire campagnard de chez nous. Combien plus grand n'apparaît-il pas, roi sur sa terre, que l'ouvrier pauvre des villes que décrit ailleurs Veillot, "ce petit être haletant, chargé de fardeaux, comme il semble plus petit à côté de ces gigantesques machines qu'il gouverne. Le pâtre se fait obéir des grands bestiaux; le bûcheron a choisi la place où il fera tomber l'orgueil du chêne; le laboureur ouvre le sein de la terre... Ici, dans cette poussière, sur ce pavé brûlant, l'homme ne fait plus une oeuvre qui soit de lui, ni qui soit à lui, ni qui lui donne une joie, ni qui lui laisse un souvenir... Il n'est plus le berger, il est le bétail; il n'est plus l'ouvrier, pas même l'outil, il n'est que la parcelle insignifiante et invisible d'un outil immense. Il n'est pas le laboureur qui conduit la charrue, il n'est que le boeuf qui la tire, pressé de l'aiguillon... Ici, les fronts sont chargés de fardeaux, quand ce ne sont pas les épaules. Les riches comme les pauvres courent, sont affairés: ils ont tous l'air de faire des commissions, ils en font véritablement..."

Pour l'agriculteur, pas de sifflet d'usine qui l'agace à heures fixes, pas de reproches à essuyer de contremaîtres irritables, pas de permissions à obtenir ou à se faire refuser, pas de travaux forcés au temps des Fêtes, le dimanche ou la nuit, pas d'intimidation pour le faire enrôler, jamais de grève ni de crise... Il travaille chez lui et pour lui, avec ses frères, ses fils ou son père; tout n'est pas perdu s'il est malade ou s'absente, et tout ce qu'il fait est ordonné à quelque chose de plus relevé qu'une simple paye: quand il serre les gerbes, *entaille* les érables ou tond ses brebis, il ne dit pas: "J'ai là pour cent piastres d'avoine, de sucre ou de laine", il croirait profaner quelque chose; mais bien: "La *tasserie* atteint la sablière, le printemps est bon, la laine est épaisse." Sans y prendre garde, il mesure tout à la générosité, à la vie, à la fécondité: l'argent est trop froid pour trouver place dans la noble fièvre de la moisson.

C'est peut-être pour cela que la fortune semble moins corruptrice à la campagne: "L'agriculture ne corrompt point

ceux qu'elle enrichit", écrivait M. de Falloux, le ministre devenu paysan. Il semble que Dieu ait désinfecté l'argent en aidant l'homme à le gagner. Le paysan a les mains noires, mais son pain est blanc, dit un proverbe russe. Rien de malhonnête dans ses gains, il ne triche pas le patron, il ne spéculé pas sur l'ignorance ou la misère, il ne ruine pas ses clients comme ceux qui les font boire, il les fait vivre en les faisant manger.

Que ne pourrait-on pas dire encore sur la grande moralité de la profession agricole ? "Assurément, il serait naïf de croire à la pureté idéale des moeurs chez les habitants des campagnes, écrit le Père Burnichon. Mais ils trouvent dans leur isolement même la meilleure sauvegarde contre les dangers, les occasions, les séductions qui se rencontrent à chaque pas dans les villes. La nature humaine est partout la même ; mais les ferments de corruption qu'elle recèle en son fond n'acquièrent toute leur énergie que par le rapprochement et le contact. Difficile et laborieuse même dans l'atmosphère paisible et salubre des champs, la vertu devient presque impossible, tant elle demande d'héroïsme, dans une foule de situations très ordinaires au sein des grandes agglomérations."

L'alcoolisme est une exception à la campagne, et le mouvement de prohibition aura bientôt fermé ce qui y reste de débits de boissons. La criminalité rurale est si basse qu'en dépit de la contribution des villes et des frasques des immigrants qui chargent les registres de nos cours, le Québec occupe une place enviable parmi les provinces de la Puisseance, et Sir John McDonald a pu dire que "le clergé canadien est la meilleure police de moeurs".

### *Sauvegarde des traditions.*

La campagne est encore, chez nous, à un point de vue spécial, la fidèle gardienne des traditions et la vieille garde de la race, qui ne meurt pas et ne se rend pas.

Au Canada, à la Louisiane, l'élément français a subsisté par l'agriculture, il a reculé ou disparu avec elle, disait M.

Hanotaux dans une phrase déjà citée. A la Louisiane, le recul s'est accentué jusqu'à la disparition exclusivement; par ici, le coulage national est assez fort chez ceux qui ont déserté la terre pour que la même conclusion s'impose. Il ne faut pas voyager bien loin aux Etats-Unis, dans l'Ontario, et même dans certaines parties du Québec pour relever des noms français mutilés, traduits, défigurés; il ne faut pas scruter les statistiques bien longtemps pour s'apercevoir que nous avons perdu un peu partout des contingents de nos compatriotes émigrés, fauchés plus sûrement par l'assimilation que par cinq ou six batailles de la Marne: c'est une perpétuelle campagne de Russie !...

Dans *tous* les Etats-Unis, de l'Oregon à la Floride, et du Maine à San-Francisco, il y a des centaines et des centaines de mille de nos frères et de nos ex-frères, descendants de toutes ces familles parties d'ici, qui auraient dû se doubler *pour nous* tous les vingt-cinq ans, et qui sont là, pour la plupart, à jamais perdus pour notre langue, souvent aussi pour notre foi, confondus dans le bariolage cosmopolite qu'on nomme le peuple américain.

Il y a des Canadiens-français dans *tous* les comtés de l'Ontario, ici groupés en nombre, dans de fortes paroisses rurales, ailleurs perdus et noyés dans l'anglicisation de villes manufacturières, où les enfants rougissent de parler français. Même dans le Québec si français, n'y a-t-il pas dans plusieurs villes assez de défections causées par l'anglomanie, les mariages mixtes, les relations, la tournure d'esprit faussée, etc. ?

Que serait-il advenu des 60,000 survivants de 1760, s'ils eussent vécu en ville ? Ils se seraient lancés dans l'anglais, pour faire plaisir aux commerçants et fonctionnaires de Londres qui venaient s'y implanter sans cérémonie, influents et protecteurs; une deuxième défaite, peu glorieuse celle-là, aurait suivi celle des Plaines d'Abraham, la défaite du peuple, l'abdication.

Mais non, les paysans, vieux miliciens désormais retranchés dans leurs foyers, accomplirent sans bruit et sans discours ce que les soldats n'avaient pu faire; et dès 1777,

Carleton se voyait forcé de dire à l'Angleterre: "Ce pays devra, à la fin, être peuplé par la race canadienne, laquelle a déjà *pris racine*." C'est la charrue plus encore que l'épée qui a sauvé nos pères; pourquoi faut-il aujourd'hui que le luxe nous déracine ?

Le clocher rural symbolisa la résistance pacifique, la conquête recommencée sous une nouvelle forme. La population se ressaisit, se doubla plusieurs fois, s'étendit, puis déborda. Alors comme aujourd'hui, tandis que les Anglais cherchaient à nous écraser d'immigrants, c'est Dieu lui-même qui prenait notre défense en multipliant nos familles et en nous donnant des terres. Les paysans faisaient leurs prêtres les arbitres de leurs différends, ils gardaient leurs moeurs simples et ils n'apprenaient pas l'anglais: cette abstention put retarder un peu leurs progrès matériels, mais elle leur valut un isolement qui fut et sera toujours la plus claire sauvegarde de la race. Les recensements dénotaient toujours des merveilles d'accroissement: les envahisseurs désespérèrent de nous voir disparaître. Lord Durham prôna bien, vers 1840, une méthode nouvelle d'assimilation, qui ne devait réussir que plus tard, à savoir que c'est par les honneurs qu'on tuera les Canadiens-français; mais allez donc accrocher un ruban ou une médaille quelconque sur de l'étoffe du pays !...

Pourquoi faut-il que tant de nos jeunes gens, au lieu de continuer ici la conquête du sol, aient débordé à faux dans les villes américaines et partout, où un bon tiers de notre race en s'anglisant s'est tourné contre nous ? Il est attristant de lire dans les anciens rapports de la S.-Jean-Baptiste les prédictions d'accroissement qu'on prodiguait aux colonies clairsemées du Michigan, du Kansas, de New-York et de plus loin encore.

Nos campagnes se faisaient toujours abondantes pourvoyeuse: chaque année, une levée en masse de 20,000 jeunes gens, la substance de vingt à trente paroisses nouvelles, allait s'émietter, comme une poussière désagrégée du marbre, dans les usines de l'étranger. Faut-il que notre sang

ait été riche pour couler ainsi de tous côtés pendant cinquante ans, sans jamais se tarir ?

Aujourd'hui le coulage est encore grand : on a pu canaliser une partie de nos recrues vers les plaines de l'Ouest où l'on organise vite des paroisses rurales aussi étanches que possible. Seront-elles aussi solides et fécondes que les anciennes ? Espérons-le.

Une autre parcelle, combien petite ! se transplante d'elle-même et malgré *tout* dans les terres en bois debout du Québec, Matapédia, Abitibi, etc. Mais le débordement intense, le gros de nos surplus ne se transplante pas, il se déracine et va sécher encore aux Etats-Unis, ou bien, d'après une forme plus récente d'exil, dans les villes canadiennes, où le paysan ne perdra probablement pas la langue et la foi, mais le vieil esprit de la race, ce caractère de l'ancien Canadien, du Français XVII<sup>e</sup> siècle que les étrangers se plaisent à reconnaître dans nos campagnes.

LePlay, dans une étude fort élogieuse sur le Pays de Caux, en Normandie, écrit ces paroles si bonnes pour nous : "Ce furent ces familles fécondes et énergiques qui colonisèrent le Canada, où leurs descendants conservent religieusement *les moeurs que nous avons perdues.*" (1)

Ce sera l'éternelle gloire de nos campagnes d'avoir fait que le type et l'idéal français du vieux temps survivent en la Nouvelle-France en dépit des difficultés. Le laboureur canadien a gardé la foi simple et les goûts religieux d'une autre époque ; dans la fièvre des richesses qui dévore ses voisins, qui attaque même ses compatriotes des villes, il croit à mieux, reste honnête et s'en remet à Dieu (un peu trop, parfois, peut-être) des biens de la terre. Il possède, souvent à l'état d'ébauche que l'éducation devrait parfaire, beaucoup de qualités qui ne sont plus portées dans le monde moderne. L'hospitalité du Canadien est proverbiale : il donne sans lassitude et sans repentir le vivre et le couvert au passant de toute race qui le demande pour l'amour du bon Dieu.

Sa réserve, sa modestie, je dirais son humilité native, qui le fait rester à son rang, parfois même au-dessous, qui

---

(1) Réforme Sociale, II, p. 66.

lui fait respecter tout le monde et qui l'empêche de comprendre certaines grandes spoliations de droits dont il ne s'imagine pas qu'il puisse être victime, cette réserve, dis-je, est une qualité qu'on voudrait voir ailleurs que chez nous.

Sa fidélité au passé a pu dégénérer en routine, dans les choses de la culture; son manque de prévoyance a pu amincir des héritages et provoquer des désertions; l'éducation redresse peu à peu ces exagérations de bonnes qualités, bien préférables à cet esprit inquiet toujours tendu vers les progrès américains, qui ne rêve que dernier chic, parfait confort et grosses bâtisses, et qui regarde les siens avec pitié parce qu'ils vendent bien moins de pétrole ou de coton.

Dans un article de la *British Review*, de Londres (août 1914), M. J.-A. Stevenson parlait en termes très favorables de la "civilisation à part" qu'ont valu au Québec sa religion, sa tenure des terres et ses traditions: "Il est tout à fait injuste de prendre comme type de cette province et de la race canadienne-française une ville commercialisée comme Montréal, qui subit l'influence des attractions et des vices de l'industrialisme anglo-saxon. C'est dans les campagnes et les petites villes que le Canadien-français garde son individualité propre et estimable. Ses moeurs sont saines, sa règle de morale et de conduite est ferme; sa manière de vivre est simple, sans être dépourvue de goût; il est bien doué des vertus essentielles; il est bon pour sa femme et sa famille, humain aux animaux qui lui appartiennent. Il est d'une gaieté et d'une sociabilité affectueuse; il possède un goût artistique évident qui se manifeste par la simplicité de la décoration intérieure de sa maisonnette et la coquette propreté de l'extérieur. Leur catholicisme fervent donne à leur vie une certaine spiritualité malheureusement trop rare en Amérique-Nord. Ils ont par-dessus tout de bonnes manières, et leur conduite est celle d'une race bien équilibrée, alimentée d'un sang généreux et abondant". (1)

---

(1) Traduction du "Devoir" du 3 oct. 1914.

*Pour la famille.*

La stabilité de nos familles rurales est un des côtés les plus touchants de notre *civilisation à part*, qui peut n'être pas celle de New-York et de Chicago, mais qui n'en est pas moins préférable !

Au III<sup>e</sup> centenaire de Québec, en 1908, on décerna des médailles d'honneur aux familles qui avaient occupé la terre ancestrale depuis plus de deux cents ans, et il se trouva un bon nombre de ces fidèles que ni les incursions d'Iroquois, ni l'invasion des Anglais, ni la pénétration du luxe n'avaient encore pu déraciner. Combien d'autres fermiers, sur des terres plus jeunes, ne labourent-ils pas aussi le sol que leurs grands-pères ont découvert, défriché, arrosé de leurs sueurs et embaumé de leur âme ?

La famille se compose de beaucoup plus de morts que de vivants ; de son côté, la terre n'est pas une machine, elle vit ; elle est un royaume, dont la famille est la dynastie : elle ne souffre pas de roi fainéant, l'héritier doit être fidèle aux morts qui parlent et aux jeunes qui naissent, il n'a pas droit de vendre sa couronne.

Ceux-là éprouvent bien ce déchirement forcé entre l'avenir et le passé, qui ont eu la faiblesse de vendre leurs terres : bien peu se glorifient de leur désertion, tous en donnent des raisons, tout au moins des excuses. On ne raye pas d'un simple trait de plume de notaire les pages d'histoire de la famille : il en a coûté de laisser vendre le banc d'église, de jeter aux broussailles et à l'oubli les tombes du cimetière et peut-être la croix du chemin tant de fois saluée. Il est rude de choisir entre les vieux objets, les vieux souvenirs, ceux qu'on emporte et ceux qu'on délaisse ; de clouer les planches lugubres aux portes et aux fenêtres, qui ont fait entrer tant de soleil et de gaieté... La vieille maison est morte ; les enfants d'école se taisent et hâtent le pas quand ils passent devant : instinctivement, ils ont peur des fantômes, des revenants, des âmes des disparus, qui viennent monter la garde au poste déserté.

Mais chez les foyers de race, quelle douceur dans toutes

les scènes de la vie de famille : prière du soir et repas autour de la grande table sous le regard de Dieu, plaisirs sains du dimanche et des petites veillées de voisinage, promenades en voiture, amusements variés avec les saisons, bonheur annuel des rassemblements de parents, où la vieille maison semble se dilater pour accueillir sous ses ailes toute la bruyante troupe des enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, venue s'agenouiller sous la bénédiction patriarcale de l'aïeul.

Le bonheur quotidien, c'est cette obéissance respectueuse des enfants au père et à la mère ; cette mise en commun d'efforts désintéressés pour faire produire une terre dont le rendement servira au bien de tous ; cet attachement des fils au lieu et aux choses de l'enfance ; ce dévouement pour les vieillards, qu'on n'envoie pas mourir à l'hospice ; cette fidélité, touchante de spontanéité, à copier les habitudes des parents pour mieux leur ressembler. Les jeux de l'enfance sont tout empreints de l'avenir, ce sont déjà de petits travaux. Au retour de l'école, les gamins sont tout fiers de *se déchan-ger*, de sauter sur une voiture pour charroyer avec le père, d'aller voir labourer, semer ou moissonner, d'aider aux sucres, aux battages, à la besogne ; ils interrogent sans merci sur les agissements et les projets paternels, ils vantent aux camarades *leurs* animaux, *leurs* machineries, *leurs* récoltes. *C'est le métier qui entre*, la grande vocation agricole dont les parents doivent développer le germe divin chez tous leurs enfants, en exaltant la vie champêtre, la beauté et la bonté des champs, en les mettant aussi en garde contre les beaux atours des petits cousins de ville qui viennent et qui les fascinent.

Que les parents ne laissent pas battre en brèche l'unité familiale par la scission des esprits et des aspirations ; qu'ils brisent le charme par une de ces réponses vertes, comme cette boutade d'un rural sur ses cousins de ville, tout pimpants de blanc, de parfum et de petite monnaie : "Ce que c'est ! Je pourrais les acheter tous du prix de l'attelage qui les a conduits à la station !"...

C'est chez les laboureurs que fleurissent le mieux les traditions de famille, cet esprit particulier qui se reconnaît

bien et se définit mal, cet ensemble de souvenirs, de secrets, d'épreuves, de joies, de passé et d'espérance, ce ciment de la vie qui rattache à la maison, qui garde la vitalité de la race et qui prépare la patrie, assemblage de familles.

### *La paroisse.*

La paroisse n'est-elle pas une famille agrandie, cette petite patrie au sein de la grande, que nous envient les régionalistes de France, pour résister à l'antipatriotisme.

Sur un rayon de quelques milles, attirés par un point lumineux, par cette maison commune, l'église, tous les agriculteurs se connaissent, se saluent, se rencontrent, le dimanche après la messe, pour se dire les travaux et les espoirs de la saison; une fraternité généreuse les porte à secourir celui des leurs qui tombe dans l'infortune: on lui prête du temps, on organise une *corvée* pour lui lever sa grange, on se cotise pour lui acheter des animaux; s'il est malade, on fait sa besogne, s'il meurt, l'église s'emplit d'amis qui viennent là pour autre chose que pour se faire voir, qui l'accompagnent au cimetière et qui sentent vraiment qu'un peu de la grande famille paroissiale est disparu.

La gentilhommerie d'autrefois, ce délicieux parfum du grand siècle, que l'égoïsme et le sans-gêne moderne vont étouffer, se retrouve encore dans certaines campagnes, dans son dernier abri. C'est cette bonne politesse du coeur, fleur de charité et de renoncement, qui fait saluer même les inconnus, qui vous parle respectueusement sans formules, qui se fait prévenante et prodigue de petits services.

Que de qualités excellentes encore ne retrouve-t-on pas chez nos ruraux, de ces qualités douces ou fortes, graves ou souriantes, qui souvent ne se touchent pas du doigt, qui n'enrichissent pas, mais qui valent infiniment mieux que les richesses, et que les richesses ne procurent pas. Par exemple, ce capital de sentiments nobles qui s'ignorent eux-mêmes, ce sublime latent qu'un effet de soleil, une ivresse de moisson, une fête religieuse ou tout autre reflèt de divinité peuvent émouvoir, qui fait sentir profondément mais

ne peut s'extérioriser en paroles et qui constitue la catégorie nombreuse chez nous des poètes incultes.

Bien des gens ne comprennent pas cet étrange pouvoir de sentir, non plus que cette jouissance idéaliste et supérieure que produit la belle nature; c'est peut-être qu'une faculté réceptrice leur manque ou s'est atrophiée chez eux, comme en témoigne cette remarque psychologique de Stuart-Mill :

“La disposition aux nobles sentiments est dans beaucoup de natures une plante délicate, facilement flétrie par les influences hostiles. Chez la majorité des jeunes gens, cette plante meurt facilement si leurs occupations, la société dans laquelle ils se trouvent jetés, ne sont pas favorables à l'exercice de leurs facultés nobles... Les hommes perdent leurs aspirations nobles comme ils perdent leurs goûts intellectuels, parce qu'ils n'ont pas le temps ou le goût de les cultiver. Ils s'adonnent aux plaisirs bas, non parce qu'ils les préfèrent, mais parce qu'ils sont les seuls facilement atteints, et bientôt ce sont les seuls qu'ils soient capables de chercher.”

Et nous voici encore à mettre la jeunesse en garde contre les dangers de la ville, qui attaquent de toutes les manières les déserteurs du sol. De tous les inconvénients, le plus sournois et le plus pernicieux est sans contredit cette décoloration morale, ce rétrécissement du cœur qui peut faire dévier le caractère et ruiner la physionomie attachante d'un peuple.

### CONCLUSION

Nous avons vu la faillite de ceux qui, aspirant à faire fortune, vont fondre en ville ce qui leur reste d'héritage; puis les ruines de forces ou de santé que produisent bien souvent les poussières infectieuses de la rue et de l'usine; en dernier lieu l'affadissement moral qu'une atmosphère viciée dépose dans les âmes pleines de souvenirs et de soleil. Il y aurait encore beaucoup d'inconvénients de la ville à signaler, surtout dans le domaine religieux et social, aux paysans qui auraient l'idée irréfléchie d'aller jeter leur

famille dans la tourmente. Il me semble toutefois en avoir assez dit pour que les campagnards de race n'envient pas le sort des paveurs et des épiciers qui vont chez eux en villégiature...

Des motifs pour faire rester les fermiers sur leurs terres, on peut en donner de plus forts, on peut en donner de plus nobles surtout : ceux qui animaient nos pères, plus apôtres que nous et moins utilitaires. Tel ce Pierre Boucher, fondateur et premier seigneur de Boucherville, qui résigne son poste de gouverneur des Trois-Rivières pour venir sans plus de cérémonies défricher sa terre afin qu'on y puisse "1° faire profession d'être à Dieu d'une façon toute particulière; 2° pour vivre débarrassé du fracas du monde et travailler à l'affaire de son salut et de celui de sa famille; 3° pour amasser quelque bien par les voies les plus légitimes, en vue d'établir ses enfants; 4° pour faire de plus larges aumônes et profiter au public et aux particuliers." Ces *raisons* qu'il a développées plus au long et signées de sa main après avoir prié Dieu qu'Il ne lui permît pas de réussir, si ce dessein n'était pas pour sa gloire, ces raisons ne sont-elles pas dignes d'un missionnaire et d'un saint ?

Cet exemple admirable n'est pas unique ; la culture part de haut, en la Nouvelle-France. Mgr de Laval, de ses propres deniers, ouvre, à St-Joachim, une ferme-modèle, le premier collège agricole du pays. Champlain, Maisonneuve, Juchereau, de Chambly, de Varennes, Le Ber, Le Gardeur de Repentigny et tous ces officiers du régiment de Carignan-Salières qui s'étaient multipliés sur les champs de bataille, vont se faire défricheurs et organisateurs de paroisse. Les gens de tous les métiers sont heureux de mettre la main à la charrue ; entre tous, cet apothicaire Louis Hébert, auquel on dresse un monument, parce qu'il n'a pas craint de vendre ses maisons de Paris pour venir ici défricher, semer, bâtir, en vue d'agrandir de son modeste champ "la patrie française et le règne de l'Eglise", ainsi qu'il le confesse dans une supplique au roi.

"Dieu, la famille et la France", telle est la sublime trilogie de motifs qui poussait aux rudes jouissances de

l'agriculture les Français apôtres qui furent nos ancêtres. Pourquoi donc ces raisons ne suffiraient-elles plus à nous, qui prétendons bien n'avoir pas dégénéré ? Pourquoi ne serions-nous plus des conquérants de patrie et des bâtisseurs d'églises ? Pourquoi ne plus doter nos fils de la bonne terre du bon Dieu, qui attend des défricheurs depuis la création du monde ?

Il peut être pénible de servir la patrie au prix de son sang ; mais quand toute la lutte se fait contre la forêt, par la colonisation, quand l'intérêt du pays ne demande que notre bonheur, quand notre prospérité augmente la sienne, peut-on hésiter à faire fortune... par patriotisme ? Sur-tout lorsque l'Angleterre nous a fait dire qu'elle préfère un cultivateur dans son champ à un soldat sur le champ de bataille ?

Pour tout résumer en peu de mots, vu les avantages incomparables de l'agriculture au triple point de vue matériel, physique et moral, pour l'individu, la famille et la patrie, souhaitons :

Que ceux qui ont des terres les gardent et les améliorent ;

Que ceux qui n'en ont pas et qui devraient en avoir s'en achètent ou s'en défrichent ;

Que ceux qui ne sont pas agriculteurs tâchent de respecter leurs frères plus favorisés ;

Et que tous les efforts s'unissent pour agrandir la campagne nourricière, afin que nous ne cessions pas d'être un peuple agricole, "d'un sang généreux et abondant, d'une "sociabilité affectueuse, d'une spiritualité et d'une civilisation "à part", plutôt qu'une race commercialisée qui subisse l'influence des attractions de l'industrialisme anglo-saxon.

---